



Pascal Commère

Fragiles épistoles

Lettres à P. Dhainaut, J. Ballard & P.-A. Jourdan
par Jean Malrieu
(L'Arrière-Pays, 2012)

Hasard ou coïncidence, plusieurs volumes de Lettres voisinent sur ma table, dans des formats différents il est vrai ; celles de Robert Walser, couvrant la période de 1897 à 1949 (*Zoé*), de Bram van Velde (*Verdier*), ainsi que le beau coffret « *Chaussac - Mougin, une correspondance* » de la revue *Travers*. Comme si notre époque, qui grouille de toutes parts de messages dématérialisés, redécouvrait le charme de la correspondance – sur papier, s'entend. De la *lettre*. Telles que Jean Malrieu, épistolier fécond, en écrivit à ses amis tout au long de sa vie.

Mais peut-être faut-il en quelques mots resituer Malrieu, poète injustement délaissé me semble-t-il, ce dont il se faisait une raison par avance, écrivant dans une de ses lettres à Pierre Dhainaut : « *Au fond je suis fait pour être inconnu.* » Ce qu'il ne fut pas exactement de son vivant où, reconnu de ses pairs, il obtint le prix Apollinaire en 1953, et jusque dans les années qui précédèrent sa mort (en 1976, à 61 ans), au cours desquelles nombre de jeunes poètes – à commencer par Pierre Dhainaut, son cadet de vingt années, mais aussi, outre ceux de la revue *SUD* qu'il fonda en 1970, et, pour différents qu'ils soient les uns des autres, Yvon Le Men, Jean-Luc Sarré, Laurent Debut ou Thierry Bouchard qui l'ont édité l'un et l'autre – le visitèrent dans son antre de Penne de Tarn, lui vouant une sorte de culte qui n'est pas sans rapport avec la magie que le verbe de Malrieu propage à profusion, et qu'on retrouve aussi bien dans ses lettres que dans ses poèmes, dont l'ensemble constitue, grâce une fois de plus à la dévotion de Pierre Dhainaut, deux gros volumes aux Éditions de la revue *SUD*.

À cela s'ajoute une ouverture à l'Autre peu commune qui, animée d'une générosité tant dans l'accueil que dans le ton, à l'oral comme à l'écrit, contribue, à son insu – lui qui se voulait « *un réfractaire, un solitaire* » –, à une sorte de mythe qui prend en compte son rapport immédiat avec le vieux pays cathare et une nature protectrice – ce que fait entendre à sa manière un titre comme *Les Maisons de feuillage*. Nature qui n'exclut rien de ce qui est humain, animal ou végétal. Toutes choses qui nourrissent, avant que Malrieu ne contredise son propos deux lignes plus loin, une contemplation (« *le monde m'est donné et je n'ai qu'à voir* ») mêlée à une urgence à dire dont le poème, « *un hymne à la présence innombrable* », garde trace dans ses coupes, ses fulgurances. Tout Malrieu est là. Comme il l'est dans ses lettres, dont certaines couvrent plusieurs pages et témoignent d'un art de conter mêlant, sur un ton qui n'appartient qu'à lui, les « *choses sans histoires* » et un souci métaphysique de chaque instant, le tout servi par une écriture, incarnée jusque dans la mise à nu, qui rend compte d'une parole en lien avec une vie éprise de simplicité : « *J'ai les mains ouvertes et le temps coule* ». Nulle ostentation ici. Seulement la mesure des vraies richesses. Ce que ne manquent pas de rappeler les titres de certains de ses livres : *Le plus pauvre héritier*, *Nous ne voulons pas être heureux...*

Retiré et comme à l'écart sur ce coin de terre occitane élu de longue date, Malrieu reste celui qui n'habite pas, se tient au bord, en éveil. Pour lui, la vie n'est pas séparable de l'écriture qu'elle devance dans l'attente. Poète de l'amour, ainsi qu'il se reconnaît, du don et de l'offrande, il sera ce chaînon d'une parole fière et exigeante qui, dans son jaillissement, prend de vitesse le creusement dont elle provient, en un geste qui, mêlant fureur et innocence, enracine l'écrire dans « *le terroir de son pays* », découvrant, dans les « *mottes de mots qu'(il) retourne* », tout un « *enchevêtrement de pensées* », auquel s'agglutinent, avec une attention de chaque instant, bribes de conversations, « *petits détails* ».

Comme si rien de ce qui *est* ne devait répondre par l'absence. Avec laquelle Malrieu ne cesse pas de tisser des liens secrets, bien réels néanmoins, en relation avec quelques personnes aimées dont la disparition prématurée ne fera qu'attiser la blessure originelle. À commencer par sa sœur, morte à Ravensbrück, et Gérard Neveu, l'ami poète avec qui il fondera la revue *Action poétique* en 1950 et dont il réunira l'œuvre après sa mort. Guidé par une conception exigeante de la parole, et par là-même de la mission du poète, indissociable selon lui d'une manière de vivre et de résister, à l'image des Parfaits sur les traces de qui il rêvera à plusieurs reprises, Malrieu ne pouvait que se réclamer « *de la race des veilleurs* », lui pour qui « *le vrai poème du poète est celui qu'il n'écrit pas.* » Tant la vie prend maintes formes alentour, et des plus chaleureuses. « *L'esprit brouillon* » ainsi qu'il se reconnaît, ajoutant : « *mais existe-t-il un ordre pour raconter le désordre ?* », sa parole n'en éclaire pas moins de ses flèches ce qui, dans l'être, se tient à l'affût, alors même qu'entre ses doigts « *les lettres sont des constructions fragiles* », il le sait, qui « *meurent d'elles-mêmes* ». Le temps manque. « *Il pleut dans ma cagna.* » L'essentiel pourtant demeure, une « *grâce dans l'air qui mélancolise tout.* » Y compris, et jusqu'en leur revers tumultueux, les mots d'une lettre datée du 6 septembre 1975, dont l'impact se révèle aujourd'hui étrangement prémonitoire : « *et en moi toujours, toujours un orage lointain, assourdi, menaçant, menacé* ».